

Syrie-Palestine, 327

L'implacable soleil de Jérusalem avait rendu la terre dure comme de la pierre. En dépit de la chaleur de la mi-journée, les ouvriers à la peau tannée maniant leurs lourdes pioches n'osaient pas rompre leur cadence. La dame, qui se trouvait à proximité, observait le moindre de leurs gestes et écoutait le tintement mélodieux du fer frappant la dure concrétion.

Elle était assise à l'ombre de sa tente, sur un monticule aplani de détritrus donnant sur l'excavation. Des soldats romains à l'expression grave montaient la garde à chaque coin de l'enceinte ouverte sur les côtés. Ces hommes et leurs camarades, qui encerclaient le site d'un anneau d'acier, n'étaient pas des légionnaires ordinaires, mais une cohorte d'élite de centurions choisis par l'empereur lui-même. Ce n'était pas comme s'il y avait une menace spécifique contre la personne de la dame, ni même un sentiment général de menace. En réalité, la plupart des gens à Jérusalem étaient favorables à ses actes et appréciaient sa générosité envers les pauvres. Mais on ne pouvait en aucune façon faire preuve de négligence. Un seul mécontent armé d'un lance-pierre aurait pu faire des ravages. Il s'agissait de la mère de l'empereur, une impératrice à part entière.

Helena, Flavia Iulia, proclamée Augusta.

La fille d'auberge qui avait épousé un empereur et donné le jour à un empereur plus grand encore, l'empereur Constantin, que le monde connaîtrait sous le nom de Constantin le Grand, l'homme qui défia des siècles de tradition romaine, balayant les dieux de l'Olympe et embrassant le christianisme.

Si ce fut Constantin qui se chargea du balayage, ce fut Hélène qui lui fournit le balai.

Elle avait une telle passion pour cette jeune religion chrétienne qu'âgée de près de quatre-vingts ans, alors que la plupart des femmes nobles sur leurs vieux jours se laissaient transporter de pièce en pièce dans leurs confortables villas romaines, l'alerte Hélène partait en pèlerinage vers des terres lointaines en quête des reliques du Christ.

Arrivée dans la ville sainte de Jérusalem avec son entourage, elle étonna la population locale en se mêlant à elle sur les marchés et dans les églises, demandant aux gens ce qu'ils avaient appris de leurs ancêtres au sujet de l'emplacement du tombeau du Christ et du Golgotha, le lieu de sa crucifixion. La tradition orale se trompait. Trois cents ans dans des terres si anciennes et si riches de conteurs n'étaient qu'un grain de sable dans le sablier du temps. Aujourd'hui, deux ans après avoir commencé, l'expédition touchait à sa fin, et le succès d'Hélène était retentissant. À l'endroit de Bethléem qu'elle estimait être le lieu de naissance du Christ, et sur le mont des Oliviers, lieu de son Ascension, elle avait fait édifier des églises. Ces découvertes n'étaient que des brouilles par rapport à la tâche immense du mont du Calvaire, lieu que les habitants du pays mentionnaient souvent comme étant le lieu de sépulture de Jésus. Deux cents ans plus tôt, l'empereur Hadrien avait entrepris la reconstruction de Jérusalem

à la suite des révoltes juives violentes et destructrices. Au Calvaire, il avait couvert le tertre de terre et érigé un grand temple dédié à Vénus, et la tâche avait incombé à Hélène de déconstruire cet édifice, pierre par pierre.

Le vénérable évêque Macaire de Jérusalem était le fidèle compagnon d'Hélène et son guide spirituel, et ce fut lui qui choisit l'emplacement des fouilles une fois que le sol fut mis à nu. Une équipe d'hommes armés de pioches et de pelles, pour la plupart des Syriens et des Grecs, dirigés par le contremaître, un Syrien mielleux appelé Safar, trouva bientôt un vieux tombeau de style juif taillé dans la pierre. Safar aida Macaire à descendre une échelle dans l'excavation, et quand le vieil évêque retourna aux côtés d'Hélène, il déclara, les larmes aux yeux, que c'était le tombeau du Sauveur lui-même. Des semaines plus tard, sur un site à proximité, les excavateurs exhumèrent trois ensembles de madriers délabrés et pétrifiés. On les sortit de la fosse et on les disposa pour qu'Hélène les inspecte, et elle et Macaire déclarèrent joyeusement qu'il s'agissait de la croix du Christ et de celles de deux voleurs. Mais laquelle était donc celle du Christ ?

Macaire offrit une solution à ce problème contrariant.

Des bouts de chacune des croix furent apportés au chevet d'une cachectique qui avait des tumeurs au ventre et était mourante. On lui plaça dans la main un premier morceau de bois. Il ne se passa rien. De la même façon, le deuxième morceau de bois n'eut aucun effet. En revanche, le troisième fut miraculeux. Alors qu'elle serrait le bois dans sa main, son teint jaunâtre redevint rose, et le gonflement de son ventre diminua. Elle s'assit, pour la première fois depuis très longtemps, et sourit.

Ils avaient trouvé la Sainte Croix.

Il restait maintenant à Hélène une dernière quête avant de pouvoir rassembler ses reliques et retourner à Rome.

Elle renvoya les excavateurs dans la fosse pour qu'ils trouvent les clous de la Crucifixion.

— Y en aura-t-il trois ou quatre ? demanda-t-elle à Macaire.

L'évêque était assis à côté d'elle sous la tente.

— Je ne saurais le dire, Madame. Certains bourreaux préféraient utiliser un clou par cheville. D'autres transperçaient les deux chevilles avec un seul clou.

— Je voudrais bien qu'ils se hâtent, dit-elle. Je suis une vieille dame.

L'évêque rit consciencieusement. Il l'avait entendue dire la même chose un nombre incalculable de fois.

Au fond de la fosse, hors de vue, Safar regardait ses hommes gratter la terre sous l'endroit où ils avaient trouvé la Sainte Croix. Son œil perçant avait repéré quelque chose. Il écarta l'homme le plus proche et poursuivit la tâche à l'aide de sa pioche. Creusant à genoux, il découvrit un grand clou, rendu noir par l'oxydation. Il était long comme la main d'un homme, quadrangulaire, et sa tête plate était intacte. Il s'apprêtait à l'extraire quand ses yeux se posèrent sur un petit point noir, tout près, et il eut tôt fait d'exposer un deuxième clou, à la pointe brisée. Un homme qui se trouvait à quelques mètres de lui l'appela alors en syrien. Il avait déterré un autre clou et, tandis que Safar nettoyait le deuxième, il remarqua encore un autre point noir. Bientôt, quatre clous furent exposés. La moitié de la tête du dernier avait disparu, apparemment brisée lors de son insertion ou lorsque le clou était tombé de la croix.

— La dame va être contente, non ? demanda l'ouvrier à Safar.

— Je suis sûr qu'elle sera ravie, répondit Safar, levant les yeux vers le ciel pâle. Son travail est terminé. Elle va s'en aller, maintenant.

— Est-ce qu'elle va nous donner des sous ?

— Elle va me donner un sac de pièces de monnaie, et si tu gardes ta bouche fermée, je t'en donnerai une belle part.

— Si je garde ma bouche fermée à propos de quoi ?

— Elle ne recevra que trois clous.

— Et le quatrième ?

— Il est à moi, dit Safar en montrant le dernier clou trouvé, celui à la tête cassée. Je travaille depuis trop longtemps sous le joug d'une femme.

— C'est une impératrice.

— C'est quand même une femme. C'est ma récompense pour cette humiliation. Et puis, il est cassé et elle m'accuserait d'être responsable des dégâts. Je revendrai cette relique. Si tu parles, tu mourras pauvre.

Safar se servit de sa pioche pour gratter la terre autour du quatrième clou, jusqu'à ce qu'il puisse le retirer. Il referma avidement les doigts autour pour le soupeser, mais desserra aussitôt son étreinte. Il avait des fourmillements dans le poignet, une sensation de chaleur assez désagréable.

Il s'empessa de glisser le clou dans la poche de devant de sa robe, puis il sortit de la fosse et courut jusqu'à la tente d'Hélène.

— Safar a trouvé les clous, Votre Majesté ! s'écria-t-il. Le visage ridé d'Hélène s'éclaira.

— Combien ? demanda-t-elle. Trois ou quatre ?

Safar lui adressa un sourire édenté.

— Trois, Votre Majesté. Seulement trois.

Asunción, Paraguay, 1955

C'était un garçon de onze ans sensible, qui avait tendance à tressaillir quand son père était violent, ce qui ne faisait que mettre encore plus en colère l'homme imposant.

— Sois un homme, bon sang ! Arrête de geindre !

Son père était semblable à un volcan. Quand la pression en lui atteignait un certain point, il éclatait. L'isolement d'Otto Schneider était tel que personne d'autre que sa femme et son fils n'en faisait les frais. Mais il ne frappait le jeune Lambret qu'une seule fois sur les dix où il le menaçait pour une transgression réelle ou imaginée. Ce coefficient était si étrangement précis que le jeune Lambret savait quand les coups allaient tomber et qu'il s'y préparait. Sa mère ne pouvait pas supporter les châtiements corporels, aussi, quand cela se produisait, elle fuyait la pièce en larmes et revenait quand c'était terminé pour offrir des baisers et une part de gâteau à son fils. Et quand c'était elle qui recevait des coups, le petit garçon imitait ses gestes de gentillesse et apportait des sucreries à sa mère.

— Je le déteste.

— Il ne pense pas à mal, Lambret. Tu dois l'aimer. Il subit de fortes pressions. C'était un général, un homme

important. Maintenant, c'est... eh bien, c'est ton père. Nous devons le comprendre.

On n'inscrivit pas le petit garçon à l'école. Son père refusait qu'il apprenne l'espagnol, qu'il considérât comme une langue de dégénérés, et moins de gens savaient que les habitants de la modeste maison étaient Allemands, mieux cela valait. Sa mère était professeur de langue, au pays, et c'était elle qui faisait face au monde au-delà des grilles de leur jardin. Elle faisait l'éducation scolaire de Lambret à la maison six jours par semaine, cinq heures par jour, plus si son père estimait qu'il avait la vie trop facile. Il recevait un régime strict de latin, de grec, de littérature allemande et de culture générale. La seule matière qui intéressait Otto était l'histoire. Les épreuves et les tribulations de la race aryenne étaient particulièrement importantes pour lui. Le garçon devait connaître la vérité, pas la propagande et les âneries sionistes. Le petit était né à Berlin à la fin de l'année 1944, tandis que l'effort de guerre allait de mal en pis. Otto l'avait appelé Lambret, ce qui signifiait « la lumière de la terre » en vieil allemand, geste ridiculement optimiste étant donné les ténèbres qui s'abattaient sur l'Allemagne à ce moment-là. Il y avait, dans l'un des tiroirs verrouillés de son bureau, une photographie de Himmler déposant un baiser sur la joue du petit Lambret.

Ce bureau exerçait sur l'enfant une véritable fascination. Au fil des années passées dans cette maison, le petit garçon avait vu son père ouvrir les tiroirs du bureau et examiner tous les objets merveilleux qui s'y trouvaient. Quand il lui demandait de quoi il s'agissait, il se faisait toujours rabrouer avec colère, jusqu'au jour où son père finit par lui dire que tous les trésors recelés dans ce bureau seraient à lui un jour.

— Quand ?

— Quand je serai mort.

— Ce sera quand ?

— Bientôt si ces salauds arrivent à leur fin.

Lambret ne savait pas qui était *ces salauds*, mais il était secrètement de leur côté.

Depuis quelque temps, quand son père faisait la sieste dans l'après-midi et que sa mère préparait le dîner, le petit garçon cédait à sa curiosité et il faisait des incursions dans le bureau pour chercher la clef des tiroirs. La pièce était grande et il y avait de nombreuses cachettes possibles. Il y avait des centaines de livres, des cendriers, râteliers à pipes, des chopes à bière du régiment et décoratives, et tout un bric-à-brac. Il était aussi possible que son père ait toujours la clef sur lui. Mais Lambret ne se laissait pas décourager. Il consacrait seulement cinq minutes par jour à ses recherches furtives. Les conséquences qu'il y aurait eues à être découvert en train de fouiller dans la pièce défendue étaient trop grandes pour être envisagées.

Lambret essaya à nouveau. Jetant des coups d'œil répétés à l'horloge posée sur le manteau de la cheminée du bureau pour ne pas perdre la notion du temps, il regarda dans et sous chaque chope à bière, même s'il l'avait déjà fait. Le chien d'un voisin aboya. L'horloge sonna un coup pour marquer la demi-heure. L'idée lui vint à l'esprit qu'il n'avait jamais inspecté l'horloge. Il tira une chaise jusqu'à la cheminée, monta dessus, souleva avec précaution la coupole de verre de l'horloge et la posa sur le bureau. Il y avait quelque chose d'écrit sur le socle de laiton, une inscription honorifique pour son père de la part de son régiment, et un svas-tika incrusté de petites pierres rouge rubis. Il souleva l'horloge pour regarder en dessous, et voilà ! La clef du bureau était là, glissée dans une boucle en cuir.

Le chien aboya de plus belle.

Tremblant, le garçon prit la clef et l'introduisit dans la serrure du tiroir du haut. Il la fit tourner et entendit un déclic satisfaisant tandis que le mécanisme déverrouillait les tiroirs des côtés. Au loin, le bruit d'une lourde cocotte posée sur la cuisinière se fit entendre. Il lui restait la moitié de son temps d'exploration. Il ouvrit tout de suite le tiroir du bas sur sa droite, celui dont il avait vu son père retirer, il y avait bien longtemps, un objet qui n'avait jamais cessé d'enflammer son imagination. Le tiroir contenait un seul objet long enveloppé dans du velours bleu.

Il était lourd.

Il s'assit dans le fauteuil de son père, le plaça sur le bureau et le déballa lentement.

Il était exactement le même que dans son souvenir.

C'était un fer de lance d'une soixantaine de centimètres de long, au bout affûté et au support vide. À l'endroit le plus large, il faisait cinq centimètres. L'acier était sombre, presque noir. Lambret était subjugué par son poids et par ses ornements. Une fine couche d'or martelé, si brillant que cela faisait mal aux yeux, ceignait le milieu de la lame. Au-dessus, au cœur d'une cavité centrale creusée dans l'acier, se trouvait une fine pointe noire maintenue en place par quatre bobines distinctes de fil d'argent fermement attaché. Ce fer de lance semblait incarner la force physique, et, tandis qu'il la tenait délicatement au creux de ses petites mains, le garçon sentait presque son pouvoir destructeur.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Lambret faillit lâcher l'arme.

Son père se tenait dans l'embrasure de la porte, en chaussettes.

— Je suis désolé, balbutia l'enfant.

— Tu sais que tu vas être sévèrement châtié, n'est-ce pas ?

Lambret savait qu'il allait recevoir une correction et qu'en principe elle serait terrible. Mais il y avait quelque chose d'anormal. Son père avait l'air bien trop calme, étant donné les circonstances, et cela ne faisait que rendre le garçon encore plus nerveux.

Il avait la bouche tellement sèche qu'il eut du mal à prononcer ces mots :

— Je sais.

— J'ai entendu le chien aboyer, dit son père d'un air absent.

Il entra dans la pièce. L'espace d'un instant, Lambret songea à se défendre avec l'objet qu'il avait entre les mains.

— Tu sais ce que c'est ? lui demanda son père.

— Une lance ?

— Un fer de lance, pour être exact. L'embout d'une lance romaine. C'est une réplique. Sais-tu ce que cela veut dire ?

— Qu'elle n'est pas vraie.

— Elle est bien vraie. Cela signifie que ce n'est pas l'originale, mais elle est tout de même très spéciale. C'est une réplique de la lance de Longin, que certains appellent également la lance du Destin. Tu en as déjà entendu parler ?

Le petit garçon secoua la tête.

— Longin était le soldat romain qui s'est servi de sa lance pour achever Jésus quand il était sur la croix. Les chrétiens disent que la lance est sainte.

— Et c'est vrai ?

— Je ne sais pas, mais elle possède certains pouvoirs. L'originale, du moins.

Lambret était enhardi par la fluidité de la conversa-

tion. D'habitude, une punition était précédée d'une salve de cris et de jurons.

— Où est-ce que tu l'as eue ?

— Heinrich Himmler lui-même me l'a donnée dans les derniers jours de la guerre. Tu sais qui c'était, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Himmler possédait la véritable Sainte Lance, mais elle était trop précieuse pour être exposée, alors il avait fait faire cette réplique par un célèbre fabricant d'épées japonais qui avait fait tout le chemin depuis Kyoto pour venir en Allemagne. À la fin de la guerre, Himmler me l'a donnée pour les services que j'ai rendus au Reich. C'était un grand moment de fierté.

— Où est la vraie ?

— Ah ! J'aurai cette conversation avec toi quand tu seras bien plus âgé. J'ai de grandes espérances pour toi, Lambret. Je tiens à ce que tu te montres digne de ton nom et que tu redonnes la lumière et l'espoir à notre patrie estropiée. Je crois que c'est ta destinée de trouver un jour...

Soudain, un petit cri poussé par la mère de Lambret leur parvint de la cuisine. En l'entendant, le petit garçon laissa tomber le fer de lance sur le tapis.

Otto Schneider courut à la fenêtre du bureau et écarta le rideau. Une berline noire était garée au bord du trottoir.

Des pas lourds résonnèrent alors dans le couloir.

— Ces ordures d'Israéliens ! cracha le père de Lambret. Ça a fini par arriver...

En deux grandes enjambées, il alla de la fenêtre au bureau, puis il ouvrit le tiroir du milieu et en sortit un petit revolver noir, le même modèle de Walther que Hitler avait utilisé pour se donner la mort. Lambret le vit pointer le revolver sur sa tempe.

— Papa ?

— Ne détourne pas les yeux ! cria son père. Ne t'avise pas de détourner les yeux ! Ceci va faire de toi un homme !

La porte du bureau s'ouvrit brusquement, et un intrus hurla :

— Non !

Lambret fit ce que son père lui avait ordonné et le regarda se faire sauter la cervelle.

Les Abruzzes, Italie, aujourd'hui

Le jeune prêtre Giovanni Berardino se réveilla de sa sieste moite de sueur. Les stores étaient fermés et la chambre était plongée dans l'obscurité et il y faisait une chaleur pénible malgré le ventilateur qui vrombissait sur la table de nuit. Même le simple fait d'allumer la lampe de chevet lui était devenu difficile. Il avait appris à sortir de son lit sans se servir de ses mains en balançant vivement les jambes sur le côté et en utilisant son élan pour se lever. Une fois debout, il examina avec une certaine réticence ses poignets entourés de gaze. Les pansements étaient tachés de sang frais. Ravalant des larmes, il joignit les mains avec précaution et inclina la tête en prière.

Les douloureux saignements avaient commencé un mois plus tôt. Jusqu'à présent, il avait réussi à les cacher à ses nouveaux paroissiens de la ville médiévale de Monte Sulla, située au sommet d'une colline, mais il craignait d'être découvert et contraint de consulter un médecin. Déjà, les religieuses et quelques-uns de ses paroissiens avaient remarqué que le tempérament enjoué dont il faisait preuve à son arrivée dans la petite ville s'était dégradé, et les langues allaient bon train. Y avait-il quelque chose qui le contrariait ? Affrontait-il les doutes

auxquels de nombreux jeunes gens étaient en proie quand ils entraient dans les ordres ? Ou y avait-il quelque chose qui le mécontentait chez ses nouveaux frères et sœurs ?

Le presbytère se trouvait sur la place, juste en face de la très vieille église de Santa Croce. Sa petite chambre disposait d'une salle de bains attenante et, là, après avoir retiré son pantalon noir, il défit lentement ses bandages. Il n'aimait pas regarder les blessures. Elles étaient profondes et sanguinolentes, de la taille d'une pièce de deux euros. Il appliqua un peu de pommade dessus et les pansa avec le reste de la gaze. Il serait obligé d'en racheter dans l'après-midi. Le pharmacien avait fait une plaisanterie parce qu'il en avait acheté tant – *Vous fabriquez une momie, mon père ?* Il redoutait son regard scrutateur, mais que pouvait-il bien y faire ? Il ne pouvait pas demander à sœur Theresa ou à sœur Vera d'aller faire cette course à sa place.

En dépit de la chaleur, il avait été obligé de troquer ses chemisettes noires d'ecclésiastique pour des chemises à manches longues. Il en enfila une par-dessus son maillot de corps et entreprit la tâche lente et difficile de la boutonner. Lorsqu'il eut terminé, il glissa le col romain sur le pied de col de sa chemise, et tressaillit.

La vision commença aussi soudainement et de façon aussi inattendue que d'habitude. Depuis que les plaies étaient apparues, il ne s'était pas écoulé une journée sans qu'il en ait au moins une. C'était la deuxième depuis le petit-déjeuner. Il en était venu à se réjouir de ces intermèdes pour de nombreuses raisons, entre autres la rémission temporaire de la douleur dont elle s'accompagnait. Il ferma les yeux et laissa ses bras tomber le long de son corps, s'abandonnant à la vision, s'en imprégnant.

Son visage s'adoucit et il parla.

— Oui, oui, oui, oui.

À ce moment précis, Irene Berardino faisait ses courses au centre-ville de Francavilla al Mare, à environ quatre-vingt-dix kilomètres à l'est de Monte Sulla, sur la côte Adriatique.

Trimballant un lourd sac à provisions en nylon, elle quitta le supermarché climatisé pour la chaleur humide de la Viale Nettuno. Elle prit la direction de l'appartement qu'elle partageait avec sa mère, mais s'arrêta net pour regarder un homme qui entraît dans la boutique de son glacier préféré. Elle crut d'abord que son esprit lui jouait des tours à cause du brusque changement de température, mais elle s'aperçut ensuite que ses yeux ne la trompaient pas.

Personne ne ressemblait à son frère.

Il était facile à repérer – il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, était grassouillet, avait des cheveux noirs implantés en V sur le front, et de longues rouflaquettes à l'ancienne. Il avait également de si grands pieds qu'on l'avait souvent taquiné à ce sujet. *Qu'est-ce que c'est que ces péniches ?* lui criaient les enfants. Et, bien sûr, il y avait aussi son col de prêtre.

— Giovanni ? cria-t-elle tandis que la porte se refermait derrière lui.

Elle descendit la rue en courant et regarda à travers la vitrine de la boutique. Le propriétaire, derrière le comptoir, mettait des boules de glace aux pépites de chocolat dans des coupelles en plastique pour une dame et ses deux jeunes enfants. Irene ne voyait pas Giovanni.

Elle poussa la porte et entra.

— Excusez-moi... Où est passé le prêtre ?

— Quel prêtre ? demanda le propriétaire.

— Celui qui vient d'entrer.

— Je n'ai pas vu de prêtre.

— Je suis désolée, dit Irene, mais je l'ai vu entrer à l'instant.

La dame regarda la jeune femme par-dessus la monture de ses lunettes.

— Personne n'est entré, dit-elle.

— C'est impossible, insista Irene. Y a-t-il des toilettes, ou une issue de secours ?

— Seulement derrière le comptoir, répondit le propriétaire, irrité. Personne n'est entré. Bon, vous voulez une glace, ou vous préférez partir ?